



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

La condition tropicale : une histoire naturelle, économique et sociale des basses latitudes / Francis Hallé
éd. Actes sud, 2010
cote : 57.079

Botaniste de grande réputation (il a été l'un des instigateurs du radeau des cimes), F. Halle nous fait part, dans ce nouvel ouvrage, de ses réflexions souvent originales sur les Tropiques. Considérant que les basses latitudes ne reçoivent pas toute l'attention voulue, il y développe des idées personnelles (parfois même très personnelles...) en s'insurgeant contre l'indifférence, voire le mépris, des latitudes riches vis-à-vis des latitudes tropicales. Pourtant les tropiques sont notamment « un berceau et un conservatoire » de la biodiversité. C'est le paradis des botanistes car les tropiques sont bien plus riches que les altitudes élevées où les contraintes physiques sont plus importantes. Et l'évolution y est plus rapide.

On sent tout l'attrait qu'exercent les tropiques et ses habitants pour F. Hallé. Sa passion des plantes s'est élargie à celle des hommes. Son regard amical l'amène à dénoncer le trop grand écart économique entre les basses latitudes souvent pauvres et misérables et les hautes latitudes qui détiennent l'argent et les technologies. Et il se révolte contre cette injustice et l'égoïsme des pays riches. Pourquoi le sous-développement existe-t-il principalement sous les tropiques ? Et de poser la question quelque peu sensible... Y a-t-il une différence entre l'homme tempéré et l'homme tropical ? Une hypothèse avancée par F. Hallé, est que la photopériode (alternance des jours et des nuits) expliquerait les différences comportementales entre tropiques et zones tempérées, qui influenceraient à leur tour les structures psychologiques et les constructions sociales. Mais cette hypothèse reste à tester. En fait, Hallé n'apporte pas de réponse très claire. Il note également que la prédominance du groupe sur l'individu est une caractéristique des sociétés tropicales alors que l'individualisme prime en milieu tempéré. Il faut passer plus de temps à gérer les relations sociales, et donc moins de temps au travail !

Il m'est difficile de le suivre par contre lorsqu'il affirme que les hommes des tropiques respectaient leur environnement beaucoup plus que les pays riches, et qu'ils continuent à le faire malgré la misère qui serait pour partie la conséquence du colonialisme... On frise ici le mythe du « bon sauvage » entretenu par certains ethnologues. Pour s'en convaincre pensons à la surexploitation des poissons des eaux tropicales.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Ce livre est en réalité l'état de la réflexion d'un humaniste touchant à diverses disciplines au gré de ses passions et de ses coups de cœur. C'est aussi un carnet de voyage qui nous entraîne dans plusieurs tours du monde. On est parfois dérouté, parfois séduit, parfois perplexe. On ne s'ennuie pas à sa lecture.

Christian Lévêque

Cet ouvrage est une synthèse d'une œuvre et d'une vie consacrées au monde tropical.

Universitaire, botaniste et biologiste, Francis Hallé est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et d'un film traitant de l'ensemble de la forêt des tropiques humides et de ceux qui y vivent.

Ce livre dans lequel ressort à chaque page cette science de l'arbre, est marqué d'une vaste culture et d'un profond humanisme, comme en témoigne la bibliographie où les titres de 715 livres sont mentionnés et cités. Dans cet ouvrage, 250 pages sont consacrées aux données naturelles, puis les 450 suivantes aux données anthropiques, économiques, historiques et sociales. Pour aboutir à la fin (pp. 619 à 632) à un véritable « plaidoyer pour les tropiques » d'une très grande humanité.

Mais à chaque page la vision du monde de l'auteur est planétaire.

Dès le début, l'auteur pose un problème fondamental : l'humanité vit sur une sphère « en croyant qu'il s'agit d'un plan ». Il rappelle, à juste titre, que les deux hémisphères qui composent le globe terrestre sont fort différents : l'hémisphère boréal est plus continental qu'océanique, à l'inverse de l'hémisphère austral. Et pour bien saisir cette évidence, il faut avoir vécu dans les deux. Car les pays tropicaux sont bien présents dans les deux hémisphères, de part et d'autre de l'équateur géographique, dans la zone de convergence intertropicale.

Cela explique qu'au début de l'ouvrage, l'auteur consacre un chapitre à « La Terre : astronomie et géophysique ». Il termine celui-ci en rappelant qu'à l'échelle des temps géologiques, de celle de la « dérive des continents » et de la tectonique des plaques, même le Groenland fut, au Carbonifère, tropical.

Vient alors une logique étude des climats : dans ce chapitre la sensibilité tropicaliste de l'auteur ressort dès le début quand il dénonce « l'ethnocentrisme » des populations des moyennes latitudes qualifiant leur climat de « tempéré », en oubliant sa variabilité saisonnière



Académie des sciences d'outre-mer

beaucoup plus marquée que celle des basses latitudes. Il rappelle alors que ce qui caractérise le plus les climats tropicaux, ce n'est pas la chaleur mais la « stabilité thermique ». Stabilité qui peut être très rapidement contrariée par de « terrifiants cyclones ». Il cite les travaux de deux géographes Suzanne Daveau et Orlando Ribeiro qui ont tous deux travaillé sur les climats tropicaux d'altitude eux aussi marqués par l'invariance de la stabilité thermique.

Suit alors un chapitre faisant souvent référence au vécu quotidien des habitants des tropiques, le rôle déterminant dans la climatologie générale du globe, de la puissante ceinture thermique intertropicale, des transferts d'énergie jusqu'aux moyennes latitudes par les mécanismes des « cellules de Walker » et de « Hadley » de part et d'autre de l'équateur.

Le « changement climatique » est alors évoqué, notamment pour ses graves conséquences humaines en milieu tropical : l'absence d'eau potable pour un milliard de personnes.

Il conclut par cette constatation également reconnue par tous les géographes-climatologues tropicalistes : « l'invariance thermique » et la « saisonnalité » des tropiques « qui n'est pas thermique mais pluviométrique ».

Vient alors un chapitre sur l'étude des milieux naturels des basses latitudes intitulé « Géographie et paysages, roches et sols ». Dans ce chapitre est bien signalé l'origine tropicale de la houille, des hydrocarbures, la puissance de l'altération des roches et les spectaculaires karsts tropicaux (si bien analysés par le grand géomorphologue Jean Nicod). Puis il cite longuement (p. 133) les travaux de Pierre Gourou sur « les sols tropicaux ». Il termine son chapitre par cette phrase essentielle : « de la géographie et de la science des sols à la biologie, il n'y a qu'un pas ». Ce pas, dans la suite du livre, en grand botaniste, il le franchit pleinement.

Dans le 5e chapitre consacré à la « biologie tropicale », il décrit magistralement ce qu'il a le plus étudié : la forêt tropicale primaire « au cœur de la biologie de la planète » mais hélas « dramatiquement vulnérable ». Cette forêt tropicale primaire comporte une admirable « canopée fermée et régulière » (croquis p. 162), canopée que l'auteur et son équipe de chercheurs ont étudié sur place avec une technologie aérienne exceptionnelle : le « Radeau des cimes » et son dirigeable.

Cette équipe regrette avec justesse l'exploitation de cette forêt, sa « secondarisation » et en finale, sa « savanisation ».



Académie des sciences d'outre-mer

Oui, la déforestation tropicale est un drame planétaire.

Dans ce même chapitre Francis Hallé étudie aussi les récifs coralliens, autre spécificité des tropiques actuels. Nous ajouterons que nos moyennes latitudes ont été tropicales au Jurassique, comme le prouvent de remarquables sites de récifs coralliens dont dans le département de l'Yonne les célèbres « Rochers du Saussois » connus par tous les géomorphologues.

L'auteur de ce livre a donc entièrement raison de traiter dans le même chapitre la forêt tropicale et les récifs coralliens qui, parfois, comme en Australie et sa célèbre Barrière de corail, « atteignent des dimensions gigantesques ».

Il conclut alors en faisant des récifs coralliens et de la forêt des basses latitudes « les deux sommets de la biologie tropicale ». Et il termine par cette phrase capitale pour l'avenir de la Terre : « la biologie est profondément marquée par la tropicalité et il en résulte la diversité biologique la plus élevée du monde ».

Dans la partie suivante consacrée à l'évolution de cette diversité biologique, s'ajoutent au texte de très nombreux croquis consacrés aux contreforts gigantesques des fromagers, aux racines aériennes des palétuviers, au gigantisme des espèces animales. Avec pour chaque croquis, une silhouette humaine qui en donne l'échelle.

Commence alors, liée à la première, la seconde partie de l'ouvrage, par un chapitre intitulé : « Essai d'anthropologie tropicale ». Au début de cette seconde partie, l'auteur constate que « l'être humain est d'origine tropicale » en Afrique orientale, près de l'équateur, comme le montrent les travaux des paléanthropologues, mais aussi... le paludisme (ou malaria) « aussi ancien que l'homme lui-même » (p. 262).

Est ensuite évoquée avec insistance le rôle de l'invariance du photopériodisme des latitudes tropicales sur le comportement des êtres humains. D'où un chapitre C consacré à la « psychologie tropicale » où sont traités « trois domaines d'importance : le temps, l'individu et la religion ». Ce chapitre sur la psychologie aboutit à une constatation de l'extrême pauvreté des basses latitudes « alors que les régions concernées sont souvent largement pourvues en ressources naturelles ».

D'où la partie suivante consacrée à « l'activité économique », pp. 367-550. Dans cette partie majeure de l'ouvrage, l'auteur constate, en citant de nombreux autres auteurs, qu'un lien indiscutable est à établir entre tropicalité et extrême « inégalité économique » (p. 338).



Académie des sciences d'outre-mer

Sujet d'une grande sensibilité, comme d'ailleurs celui du « sens unique de la colonisation » que l'auteur a le mérite de traiter avec objectivité constatant, p. 424 que « latitude et colonisation sont réellement liées ». Il y a donc bien eu un « sens unique de la colonisation », comme d'ailleurs l'histoire de l'esclavage et du commerce triangulaire (p. 455-487). Avec cette phrase choc dans son paragraphe « Le monde à l'envers » (p. 478) : « Imagine-t-on des canonnières sénégalaises remontant la Seine et réduisant à l'esclavage les populations riveraines ? »... Il évoque alors p. 479 ce grand scientifique, humaniste et pacifiste que fut Théodore Monod qui aura marqué les sciences des basses latitudes. Puis il aborde ensuite l'ambiguïté certaine de l'aide financière des pays riches des moyennes latitudes aux pays tropicaux pauvres, aide qui « n'a servi à rien », comme le « droit d'ingérence » en cas de catastrophe naturelle en citant le cyclone Nangis en 2008 au Sud de la Birmanie.

Les pages suivantes (501 à 632) sont consacrées aux « rapports entre les tropiques et les latitudes moyennes au début du XXI^e siècle ». Constatant d'évidence le cynisme de la mondialisation économique et financière (à laquelle participent aussi les « pays émergents »), il commence cette dernière partie par le constat d'un ensemble « quelque peu chaotique » entre la repentance des pays riches ayant pratiqué l'esclavage, la ségrégation, l'apartheid, et le net recul de « l'idée de développement ». Et il aboutit à cette phrase majeure : « L'aide, en définitive, sert davantage au pays qui la donne qu'à celui qui la reçoit : de ce dernier elle augmente la dette ». Il est bien vrai qu'un pays endetté, même soit disant « riche », a moins tendance à penser au « développement » et à la « coopération »...

Il pose ensuite cette question « La mondialisation économique est-elle une colonisation ? », question à laquelle un américain cité Thomas L. Friedman répond par l'affirmative en écrivant « nous n'avons plus besoin d'occuper physiquement le territoire des autres pour les soumettre ».

Puis il écrit, au nom de l'objectivité de tout scientifique des pages au titre éloquent : « Les tropiques comme dépotoir ». Car si les moyennes latitudes sont devenues « écologistes », c'est bien pour envoyer leurs déchets aux basses latitudes, voire, en plus, y pratiquer aussi des tests médicaux.

Pour aboutir au « fond du problème : mépris et racisme » car « les habitants des pays tempérés riches méprisent ceux des pays tropicaux pauvres ». Et cette affirmation est suivie, au cours des pages suivantes, d'exemples affligeants, tout en citant objectivement une suite de noms dont la vie et l'œuvre au service des pays pauvres a été mondialement reconnue, « Mère Teresa, René Dumont, Nelson Mandela... et bien d'autres ».



Académie des sciences d'outre-mer

Suit alors une très bonne analyse de l'économie agricole et de la tendance « agro-forestière » des paysans tropicaux. Il fait alors un éloge des « ruraux-paysans, agriculteurs, éleveurs, forestiers... méconnus, oubliés et souvent délibérément calomniés ».

Francis Hallé conclut son ouvrage par « un plaidoyer pour les tropiques » où chaque page pose à soi-même un cas de conscience : participons-nous à ce « vertigineux sentiment de supériorité » qui habite « les habitants des régions riches » sur « ceux qui vivent entre les tropiques » ?

En conclusion, ce livre de Francis Hallé mérite une digne place, comme son auteur, dans la bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer. Il est le reflet d'une vie consacrée à la recherche d'une véritable équité planétaire quelle que soit la latitude où l'on vit.

L'auteur de cet ouvrage considère à juste titre que la mondialisation de l'Homme sur cette Terre doit être plus humaine qu'économique. Et que la vie rurale est d'une même grande et humble dignité, sous toutes les latitudes.

Gérard Mottet